

Les revues littéraires, effervescence et commémorations

Ce texte a paru en 1997 dans « Rencontres de Chédigny, la littérature française contemporaine publié par le CRL Région Centre ». Il a été relu et annoté par l'auteur en janvier 2007.

Le moment est donc venu où de prestigieuses revues comme *Critique* ou *Les Temps Modernes* fêtent leur jubilé, par des numéros spéciaux, riches d'enseignements, à la fois sur leur présent et leur passé. Où la *NRF*, quasiment née au début du siècle (1909 !), s'offre une cure de jouvence et prend une nouvelle orientation sous la direction de Bertrand Visage¹, sans parler de la plus vieille encore *Revue des deux mondes* (fondée en 1829 !) qui, à l'occasion d'une reprise en main à la fois économique (Marc Ladret de Lacharrière) et rédactionnelle (Bruno de Cessole²), s'efforce d'affronter le présent avec des velléités de modernisme tout en tirant leçon de sa longévité sous la plume d'Emmanuel Le Roy-Ladurie, préfacier de l'anthologie : « Les trésors retrouvés de la *Revue des Deux Mondes*... »

Ces diverses commémorations (signe des temps, certes, mais néanmoins recherche d'affirmation d'une réelle existence) prouvent, si besoin était, que les revues peuvent survivre et résister, même si la plupart d'entre elles, et non des moindres, ne vivent que ce que vivent les roses, l'espace d'un matin, c'est-à-dire l'espace d'un, deux ou trois numéros. Elles ont en tout cas une histoire, c'est indéniable, appartiennent à l'histoire proprement dite et en constituent même des « moments significatifs », comme l'a souligné Roland Barthes. Elles jouent en fait plus qu'on ne le croit un rôle déterminant dans la vie des lettres (oserait-on rappeler les brûlots que furent le *Bulletin des Situationnistes* et les revues surréalistes, notamment *Le Surréalisme* au service de la révolution ?). Mais les rappels seraient innombrables et du *Mercure de France* aux *Cahiers de l'Herne*, en passant par les *Cahiers du Sud*, *Le Nouveau Commerce*, *L'Arc*, *Tel quel*, *Change*, *Europe* ou *Esprit*, il va de soi que certains noms restent indissociables de l'histoire de la littérature et de la pensée contemporaine. Car souvent, dans ces revues, ce sont élaborées les nouvelles et risquées aventures de l'écriture, au point qu'elles ont été considérées, à juste titre mais jusqu'à y être malheureusement enfermées, et de leur propre chef parfois, comme « de véritables laboratoires pour les lettres », pour reprendre une formule célèbre qu'on attribue aussi bien à Paul Valéry qu'à Valéry Larbaud.

En fait, l'heure des bilans n'a jamais sonné (et heureusement !), ou du moins doit être constamment retardée quand on assiste par exemple à une éclosion de nouvelles revues qui s'installent progressivement dans le paysage littéraire et vont peut-être contribuer à dessiner les nouveaux contours de cet insaisissable univers qu'est celui de la création des mots (*NRV*, *Perpendiculaire*, *Contre-voix*, *Ralentir travaux*, *Le Horla*, *Encres vagabondes*, *L'Atelier du roman*, *Revue de littérature générale*, *Supérieur inconnu*, *Sarrazine*...).³ Une

¹ Bertrand Visage a dirigé la *NRF* de 1995 à 1998, date à laquelle il a été remplacé par Michel Braudeau.

² Bruno de Cessole a été remplacé en janvier 2001 par Michel Crépu.

³ De ces revues ne survivent aujourd'hui, en 2007, que : *L'Atelier du roman*, *Supérieur inconnu* et *Sarrazine*.

effervescence plus raisonnable, certes – les temps ont beaucoup changé – que celle de la fin des années soixante-dix, mais remarquable cependant après cette sorte d'accalmie qui semble avoir marqué, à quelques exceptions près, la fin des années quatre-vingt, pour continuer à compter par décennies. Le problème étant que la longévité d'une vie de revue ne constitue pas pour autant un gage d'intérêt profond et que l'impact de traces fortes mais éphémères demande parfois beaucoup de temps à être perçu.

Les revues littéraires, une nature spécifique

On pourrait, pour commencer, rappeler ce qui caractérise les revues littéraires de création, qui s'apparentent de temps en temps à d'autres plus philosophiques ou de sciences humaines, – au risque d'encourir les lieux communs qui ne manquent pas d'apparaître dès qu'on tente de circonvenir leur rôle.

a) La jeunesse

Tout d'abord, et pour ne pas s'en tenir qu'aux destinées exemplaires citées plus haut, les revues littéraires ont presque toujours pour elles la jeunesse. Ce n'est pas Jean Starobinski, dont les parutions d'articles en revue ont précédé ses ouvrages les plus célèbres qui me contredira ; ne conclut-il pas, en mai 1996, un témoignage personnel sur un ton nostalgique : « Mon paysage immédiat, demain, comporte certes aussi des contributions à des colloques, à des recueils d'hommages. Mais ce ne sont plus là des revues. Ni même des « numéros spéciaux ». Ce n'est plus la jeunesse. »

b) L'urgence, l'absolu

Dans le sillon fort célèbre et déjà mythique de l'équipe du *Grand-Jeu* (pour mémoire, Roger Gilbert-Lecomte, René Daumal, Roger Vailland, Rolland de Renéville) qui n'est pas nécessairement ni ouvertement revendiquée comme l'ont fait Bérénice Constant et Francis Giraudet des *Cahiers du Schibboleth* (en 1983), les jeunes revuistes obéissent la plupart du temps à un sentiment d'urgence et un souci d'expression qui font fi des contingences matérielles et des perspectives de postérité. Le désir d'absolu l'emporte, avant que ces imprudents ne soient à leur tour emportés, avec leur revue (et leur jeunesse !), par la très prosaïque réalité.

c) La première fois

Mais ils y auront publié leurs premiers poèmes ou manifestes dont d'autres revues ne voulaient peut-être pas, à moins que l'orgueil ou l'impatience ne les aient empêchés d'attendre la réponse chaleureuse, généreuse et encourageante qui émane de certains animateurs de revue, prêts à les accueillir, en principe, de bon cœur. Ainsi votre serviteur a-t-il pu publier ses premiers poèmes dans la revue trimestrielle, ronéotée et pliée en quatre (ou en huit !), *Traces*, de Michel-François Lavaur, créée en 1965 et qui, aux dernières nouvelles, existerait encore sous sa forme de « petit format pour une grande qualité poétique et une large diversité ». On serait surpris, en y regardant de plus près, du nombre d'auteurs qui ont pu être soutenus par ce modeste instituteur de province, fou de poésie. On pourrait également citer cet « encouragement essentiel »

qu'a trouvé Andrée Chedid dans *Les Lettres nouvelles* de Maurice Nadeau. Et je crois que les témoignages en ce sens seraient sans limites.

d) Le grand saut

Il ne faut d'ailleurs pas oublier qu'avant d'être sollicité il faut soi-même proposer ; d'où ces tremplins et tribunes permanents que sont les revues nées dans l'enthousiasme. Les jeunes d'aujourd'hui, qui le sont peut-être moins qu'autrefois, ont en tout cas des réflexes beaucoup plus « professionnels ». Ils s'abritent d'emblée pour leur lancement chez un éditeur, de taille modeste (les grands ont déjà leurs revues ou n'ont guère d'argent à perdre), mais qui a le mérite d'être confiant ou audacieux, à défaut d'être perspicace ; je ne citerais que *Perpendiculaire*⁴ aux éditions Michalon (reprise ensuite par Flammarion) ou la revue *NRV*⁵ qui vient de paraître aux éditions Florent Massot, par exemple.

e) Le pouvoir, l'expression

Manifestes, nouveaux programmes, prises de positions fracassantes, sont souvent l'apanage de nouvelles revues dont l'objectif plus ou moins avoué, indépendamment du désir de reconnaissance des aînés ou de leur propre génération, n'est autre qu'une façon de s'affirmer pour faire autorité et même prendre éventuellement le pouvoir. Illusoire, une telle démarche, en un tel domaine, mais l'illusion n'est pas ce qui manque le plus aux écrivains en herbe et en mal d'auditoire. Les revues n'en demeurent pas moins ainsi un lieu privilégié d'expression (qu'on ne trouve pas ailleurs), un « lieu d'élection pour la création » comme l'a affirmé Maurice Nadeau, un lieu de confrontation, discussion, voire de vision du monde, bien au-delà de celui des lettres.

f) L'avant-gardisme

On les a souvent qualifiées pour ce fait d'avant-garde, quand elles ne s'autoproclamaient pas comme telles d'elles-mêmes, sans nulle crainte du ridicule au fur et à mesure que ce genre de revendication sentait de plus en plus un certain passéisme, voire ringardisme, et même si la tendance de cette dernière décennie a plutôt été au contraire de ne se réclamer d'aucune chapelle ou école, d'aucun salon ou café quelconque. Pierre-Albert Birot n'affirmait-il pas que « les revues d'avant-garde doivent mourir jeunes », lui qui présida trois années au destin de *Sic*, dans les années vingt ? Et Philippe Roger ne s'amuse-t-il pas d'un tel paradoxe dans sa présentation du numéro commémoratif de *Critique* quand il écrit : « Commençons par nous concilier les partisans des revues convulsives. *Critique* est bel et bien morte, en septembre 1949, à trois ans et quarante numéros » ? On retiendra d'autant plus les propos qui précèdent : « Les revues ont rarement bonne grâce à afficher leur âge. L'aura dont la postérité les entoure n'est-elle pas, le plus souvent, inversement proportionnelle à leur longévité ? » Sa définition d'« être transitoire » et le concept que « depuis les années trente, l'idée de revue se noue fortement à celle de génération » sont également, sans conteste, à retenir.

⁴ La revue n'existe plus.

⁵ La revue n'existe plus.

g) L'ouverture

Même si les nouvelles revues n'évitent guère à leur début le narcissisme, l'autosatisfaction ou bien la répudiation, dans la tradition romantique et surréaliste (qui sur ce point-là ont quelques affinités face au monde bourgeois), elles sont une ouverture sur le monde et attirent vers elles de multiples expérimentations qui pourront donner lieu plus tard à des œuvres fortes, destinées à marquer leur époque. Dans une perspective chronologique, et parallèlement à toutes les recherches formelles possibles et imaginables de la langue écrite, on observe une évolution du support, à commencer par le plus traditionnel, le papier, des années « brouillonnes » de soixante-dix aux années quatre-vingt, quatre-vingt-dix, plus « soignées ». On note également l'apparition et le développement de l'image (photographies, arts plastiques, couleurs, collages, montages...) qui fait irruption dans la *NRF*, par exemple, en janvier 1996 !

h) Traduire

Outre l'opportunité de s'exprimer que les revues littéraires offrent ainsi à des écrivains dont l'univers n'est pas si facile d'accès (je pense par exemple à Yves Martin, Pierre Bettencourt, James Sacré ou Jacques Abeille, familiers de multiples revues, naissantes ou confirmées, mais on pourrait en citer sûrement d'autres), elles traduisent souvent pour la première fois des écrivains étrangers bien longtemps avant que leurs recueils ou romans ne se trouvent sur le rayon des libraires. Avec parfois des décalages qui s'étendent sur plus d'une quinzaine d'années, voire plus.

i) Exhumer

De même, il est fréquent que, trouvant des racines ou affinités avec des écrivains maudits ou maltraités, ou totalement oubliés et dans lesquels leurs animateurs projettent l'image de leur propre sort, de leurs rêves ou ambitions, même avec distance ou ironie, mais plus souvent avec passion, elles exhument des textes inconnus, inédits ou depuis longtemps inaccessibles (parfois cela se compte en siècles, dans *Le Mâche-Laurier*, par exemple). Les revues littéraires ont en plus le mérite d'opposer à l'oubli qu'engendre le vertige du traitement de l'actualité littéraire par les médias une mémoire vivante, riche de solidarité, qui permet de ne pas enterrer trop vite des poètes contemporains comme, par exemple, Jean-Marie Le Sidaner ou Dominique Labarrière, à qui la revue *Mai hors saison* a consacré un bel hommage, quelque temps après sa disparition.

j) Les réseaux

Enfin, autour de toutes les revues, et même celles issues de l'énergie d'un seul homme, ou plus rarement d'une seule femme, se crée une sorte de microcosme attractif - et répulsif ! - relié à des réseaux qui finissent parfois par être internationaux, ou en tout cas y prétendent (comme l'inénarrable *Doc(k)s* de Julien Blaine). Se tissent alors des liens de fortes connivences et s'ouvrent des déchirures qui ne sont pas moins brûlantes de fièvres et d'insomnies. Des lieux sont investis : appartements, cafés, restaurants, cinémas, librairies, des êtres sont adoués, choyés, choisis, reniés, trahis. Les revues font l'expérience de la dépense à tout craindre et de la démocratie si incompatible avec l'exacerbation des désirs et passions. Histoires de bouffes, de baisers, de ruptures et de

suicides jalonnent la vie des revues. Des aventures souvent inoubliables qui laissent des traces indélébiles dans la vie littéraire dont elles sont les incontournables soubassements.

k) passion fatale

La passion, on le sait, ne résiste pas au réel. Elle ne s'explique pas. Elle se vit, s'impose, et vite. Et meurt d'autant plus vite. Créer une revue, ou y participer activement, est faire par anticipation l'expérience de la mort. Une mort symbolique, le plus souvent, histoire de renaître sous une autre forme et prendre ainsi le pas sur le temps. Car « une revue c'est plus qu'une revue », comme l'a si justement dit Jean Duvignaud dans un éditorial de *l'Internationale de l'imaginaire*. C'est une sorte, dirais-je, d'entité dynamique qui dépasse à la fois l'individu, le créateur, l'éditeur ou toute forme de regroupement et d'association. C'est ce que ne pourront jamais comprendre ceux qui ne s'y sont pas frottés, même si, bien sûr, tout le monde n'a pas eu l'insigne honneur de mourir pour une revue littéraire. Il n'est pas inintéressant à cet égard de rappeler l'anecdote selon laquelle Stendhal serait mort prématurément à cause de *La Revue des Deux Mondes* ! En effet, une attaque d'apoplexie aurait eu raison de celui qui ne pouvait plus honorer le contrat passé avec cette revue de « livrer dans un an deux volumes de nouvelles, au rythme d'une tous les deux mois ! »

Les revues littéraires, une typologie ?

Mais au-delà de la distinction d'indépendance par rapport à une structure éditoriale, il convient peut-être de reprendre une distinction typologique amorcée par Guy Darol, en 1987, lors d'une recension de revues de poésies dans le *Magazine littéraire* et qu'il est possible d'étendre aux revues de création littéraire en général.

1) Les revues de littérature associant l'essai, la narration, le poème, la critique, et parfois l'image.

2) Les revues vouées à la seule publication du poème, ou de la nouvelle, ou d'un genre de fiction très défini.

3) Les revues à caractère didactique, proposant des dossiers autour d'un intitulé, d'un thème, d'un auteur, d'une œuvre. Avec une forte partie de chroniques, comptes rendus et notes de lecture.

On prend vite conscience cependant que tout n'est que question de dosages et que les partis pris les plus irréductibles cèdent souvent aux transgressions, pour le plaisir, et on n'enferme pas le plaisir dans des normes. La force des revues ne s'en trouve donc que grandie.

Enfin, se référer à la chronologie réserve souvent des surprises. Qui jurerait que l'excellente revue *Europe* est née en 1923 ou que la date de création d'*Action poétique* est justement 1950 ? C'est donc à cette dernière que revient l'honneur d'inaugurer notre panorama.

Les revues littéraires, bref panorama...

Des années 50

- *Action poétique* a été fondée par les deux poètes Jean Malrieu et Gérard Neveu. Elle survit encore, et semble même bien se porter (grâce, semble-t-il, au très attentif Conseil général du Val-de-Marne), sous la houlette de Henri Deluy depuis plus de trente ans, secondé depuis plusieurs années par Jean-Pierre Balpe. *Action poétique* est une rare revue à produire des textes de création et à offrir en même temps un questionnement sur l'écriture et sa modernité. Pour preuve, par exemple, son enquête sur les rapports des avant-gardes et des totalitarismes. Chaque numéro s'organise autour d'un poète, mort ou vivant, français ou étranger (La Fontaine, Reverdy, Pessoa, Royet-Journoud...), d'un procédé d'écriture ou mécanisme de la langue poétique (le monostiche, le sonnet, la sextine...) ou d'un continent d'écriture (poèmes russes, italiens, danois, d'Amérique latine...). Nombreuses rubriques, chroniques, notes de lecture.

- *L'élan poétique, pacifiste et littéraire* de ce libertaire, anarchiste, anti-militariste qu'est Louis Lippens sera signalée ici ne serait-ce que pour sa persévérance, sa générosité et son opiniâtreté. Un clin d'œil en passant à cette revue un peu fourre-tout née en 1954.

Des années 60

- *Tel quel* est une revue qui, pour certains, a beaucoup compté. Fondée en 1960 au sein des éditions du Seuil avec la volonté de s'opposer aux *Temps modernes*, elle succède à la revue *Écrire* de Jean Cayrol. Elle se réclame au départ d'une forme vague de romantico-classicisme, à l'abri d'une citation de Nietzsche qui commence par « Je veux le monde et le veux *Tel quel*... ». Le premier comité de rédaction est composé des sieurs Jean-Edern Hallier, Renaud Matignon et Jean-René Huguenin, mort très jeune en 1962, comme chacun sait. Les a rejoints ensuite, assez vite, Philippe Sollers. On trouve dès le premier sommaire des textes de Cayrol, Ponge, Simon, Thibaudeau. Une littérature novatrice, dont celle du Nouveau roman. Mais aussi Bataille, Pound, Artaud, Céline, Joyce, Kafka...L'aventure est longue et compliquée. On peut en lire les détails et méandres dans un livre de Philippe Forest - collection « Fiction & Cie » au Seuil ; ou se reporter au n°49-50 de *L'Infini*. On peut toutefois rappeler qu'après le départ de Hallier, sont entrés au comité de rédaction des écrivains comme Deguy, Roche (Denis), Ricardou, Faye et Pleyne. *Tel quel* se rapproche alors du structuralisme, puis de la phénoménologie de Husserl, du formalisme russe - avec Todorov - et des problématiques de Barthes, Lacan, Foucault, Genette ou Derrida. L'influence de Julia Kristeva mène la revue vers une écriture de plus en plus « textuelle ». Exit alors Jean-Pierre Faye qui crée la revue *Change*. Puis viennent les années 68 et les engagements politiques de la revue, qui se teinte fortement de maoïsme. Vient pour Sollers la fin des avant-gardes, en 1977, et celle de *Tel quel*, en 1982. Sollers passe cette année-là du Seuil chez Gallimard et crée la revue *L'Infini*. *Tel quel* a donc duré vingt-deux ans et marqué

plus d'une génération. Le problème reste de savoir comment, et... pourquoi.

- *Encres vives*, de Michel Cosem, est née la même année que *Tel quel*. Elle propose de faire se côtoyer poètes inconnus et confirmés. Depuis 1990, elle s'est ouverte aux poésies des différentes cultures européennes et méditerranéennes.

- *Le Nouveau Commerce*, sous la direction de Marcelle Fonfreide, n'a qu'une parution semestrielle, dont un numéro double. Cette revue date, sous cette appellation, de 1963. Mais elle a une histoire puisqu'elle a succédé aux fameux *cahiers de Commerce* (1924-1931) dont les éditeurs n'étaient autres que Valéry, Fargue et Larbaud. C'est d'ailleurs dans la première livraison, en 1924, que ce dernier trouva cette formule désormais universelle : « Ce vice impuni, la lecture ». Les tirages atteignaient alors presque trois mille exemplaires, étaient numérotés et imprimés sur beau papier. Au printemps 1963, juste avant de succéder à Jacques Rivière à la *NRF*, Jean Paulhan décide avec André Dalmas de ressusciter la revue qui prend alors le nom qu'elle porte aujourd'hui. Y seront publiés Pierre Leyris, Mandiargues, Cioran, Gracq, Melville et souvent André Dalmas. Son prix en était élevé, au propre comme au figuré. Dans une tradition quelque peu aristocratique et une volonté d'immuable maintien de grande qualité, la revue concilie le moderne (Sacré, Deguy) et l'ancien (Du Marsais, de Quincey, Strindberg).

- *TXT* a été fondée en 1969, par Christian Prigent, entouré de quelques acolytes comme Jean-Pierre Verheggen ou Éric Clemens, pour faire surgir « au travers de la forme poétique la violence d'une écriture dite "carnavalesque" » mais aussi « l'insupportable du corps parlant ». Cette revue s'est revendiquée aussi bien d'avant-garde que d'une tradition littéraire qui va de Rabelais à Khlebnikov, en passant par Jarry, Artaud ou Joyce. Elle a dû disparaître à la fin des années quatre-vingt mais mérite de ne pas être oubliée.

Des années 70

- *Sud*, à l'instar peut-être d'*Europe* ou de la *NRF*, s'inscrit dans une tradition : celle des *Cahiers du Sud*, créés par Jean Ballard à Marseille en 1923, arrêtés en 1966, et dont peuvent s'inscrire dans le sillage ou la contestation des revues comme *Action poétique*, *Agone* ou *If*, voire *Banana Split* ou *Doc(k)s...* *La Revue des revues*, en 1993, leur a d'ailleurs consacré un dossier passionnant grâce aux archives tenues à jour et léguées à la BM de Marseille. Une belle expérience d'indépendance, en tout cas, par rapport à l'hégémonie parisienne. C'est en 1970 que paraît le premier numéro de *Sud*, pour assurer la relève et ouvrir de nouvelles voies, suite aux événements de mai 68 et grâce à la volonté du poète Jean Malrieu. Sa personnalité a influencé l'esprit et les sommaires de la revue, jusqu'à la couverture, sobre avec son titre rouge sur fond blanc. Avec, en plus, l'emblème d'une colombe (vestige de culture cathare) dans un cercle. Valéry, Giono, Bousquet, Saint-John Perse, Ponge ont fait l'objet de dossiers importants. En mai 1977, Yves Broussard en prend la direction, avec l'aide précieuse de Jean-Max Tixier. Une vraie coupure, semble-

t-il, marquée par un numéro sur Louis Braquier. De nouveaux collaborateurs (Baroche, Alhau, Leuwers) y préparent des « frontons ». Ils sont suivis de textes de création, chroniques, notes de lecture. Publications de numéros hors série (Guillevic, Vauthier, Stétié), de colloques (Carpentier, Char, Bonnefoy) ou du domaine étranger (Inde, Irlande, Québec) contribuent à élargir son rayonnement...

- *Mai hors saison*, comme son titre l'indique, fait référence – en partie seulement – aux événements de 68. Elle est la création de Michelle et Guy Benoît, aidés de Jean-Pierre Spilmont, en 1970, pour « ne pas se soumettre à la lecture officielle de la réalité ». Se réclamant de gauche politiquement, métaphysiquement et poétiquement, l'entreprise manifeste les traits du mouvement contre-culturel. Elle ne peut séparer une mutation de l'homme d'avec la transformation du monde. Cette démarche aboutit à un ensemble de textes dans « Révélation-Révolution » (n°11) qui n'est pas sans évoquer *Le Grand Jeu* auquel le n°5 a été consacré. Le reste du temps, sans régularité mais depuis bientôt une trentaine d'années, avec ou sans thématique, avec ou sans publications parallèles, la revue publie des auteurs que l'exigence ou la volonté de vérité laissent en marge de la mode ou du vedettariat : Francis Giauque, Armand Robin, Paul Valet, Jean Carteret, Jean-Daniel Fabre ou Dominique Labarrière.

- *Littérature* date de la même année. Elle est née d'une association entre les éditions Larousse et le département de littérature française de l'Université Paris VIII. La revue organise chaque numéro autour d'un auteur (Rimbaud, Valéry, Leiris) mais surtout d'un thème, genre ou procédé d'écriture. Très marquée à ses débuts par le discours universitaire et les travaux de Greimas, Lacan ou Genette, elle est dirigée ensuite par Jacques Neefs et s'attache désormais à développer l'étude des relations entre les différents arts, la littérature, la philosophie et les sciences. Ses recherches s'appliquent aussi bien à la création actuelle, française et étrangère, qu'aux œuvres du passé.

- *Poétique*, une consœur, voit le jour la même année. Elle est une émanation de l'École normale supérieure et des éditions du Seuil. Comme son titre pourrait le laisser croire, ce n'est pas une revue de poésie. Théorie et analyse sont ses deux mamelles. Ses fondateurs sont entre autres Genette, Todorov ou Cixous, pour ne citer que les plus connus. Son ambition : fonder une science de la littérature qui ne se propose pas l'interprétation d'œuvres littéraires mais l'analyse du discours littéraire. Au fil du temps, son langage s'est quelque peu clarifié. On peut y lire désormais de passionnantes études et y suivre l'actualité de la recherche. Elle est un bon « indicateur de tendances ».

- *Poésie présente*, fondée en 1971 sous formes de cahiers trimestriels par l'éditeur René Rougerie, propose à chaque livraison cinq poètes. Avec un esprit d'ouverture permettant aux auteurs connus de voisiner avec d'autres qui le sont moins. D'où la publication de poètes tels que Saint-Pol Roux, Hubert Juin, Jean-Pierre Siméon...

- *Digraphe* surgit en 1974 sous l'impulsion de Jean Ristat. Elle a connu l'appui de plusieurs éditeurs, de Flammarion au Mercure de France, en passant par Messidor. Dans une période où l'orientation dominante est la négation des mouvements littéraires

et autres manifestes, la revue prône le néoclassicisme, la déconstruction et révolution. Et appelle des actes ! Elle organise donc enquêtes, colloques, cérémonies (même par dérision), lectures, manifestations et fêtes soutenues parfois par le Conseil général de la Seine-Saint-Denis. Elle profite de sa cinquantième livraison pour ressusciter, provisoirement, les *Lettres françaises* fondées par Aragon en 1942 et disparues en 1972. Elle intègre dans sa rédaction des artistes, philosophes et scientifiques. La théorie et la fiction passionnent autant ses animateurs que la découverte de nouveaux talents ou la traduction d'écrivains inédits en France. Denis Fernandez-Recatala et Bernard Noël y ont signé avec Ristat « La déclaration d'Edimbourg » et en 1987 la revue s'est sous-titrée « Section française des vigilants de Saint-Just ». « Vu l'état de la déficience de la littérature française qui n'a d'égal aujourd'hui que l'impéritie et l'inculture de la critique censée la promouvoir », *Digraphe* se pose là. Elle rend hommage, parfois, à un aîné comme Raymond Roussel, et donne la parole à René Scherer ou Michel Journiac.

- *Les Cahiers bleu* sont fondés en 1975 à Troyes par Dominique Daguet pour recevoir ses amis, vivants ou morts. Chaque livraison se consacre à retracer l'itinéraire de créateurs, de Jean Fautrier à Henri Dimier. Se mêlent les études aux inédits de Pierre-Albert Birot, Armand Robin, Jean Malrieu, Patrice de la Tour du Pin, Michel Bernanos, René-Guy Cadou...

- *La Sape*, revue d'expression poétique, est issue d'une association fondée en 1968 par Maurice Bourg qui lui a donné naissance, au premier trimestre 1975. Des entretiens après des soirées autour d'un feu de bois ont ainsi porté au sommaire des auteurs comme Guillevic, Renard, Noiret, Ristat ou Vénus Khoury-Ghata. Beaucoup de poèmes et notes de lecture, sous une sobre couverture blanche au liséré rouge. Et depuis quelques années, une ouverture à la poésie étrangère : des femmes de Finlande aux Touaregs, Allemands, Italiens et Grecs... L'expérience et la fidélité de son timonier en font un repère non négligeable dans le petit monde de la poésie.

- *Doc(k)s* donne 1976 comme date de sa création mais un premier numéro de cette revue créée par Julien Blaine ne date-t-il pas de 1962 ? Là commence peut-être le premier acte subversif de son animateur qui pendant presque trente ans, avant de passer le relais à Philippe Catellin, n'a cessé de déployer une énergie et des moyens à la mesure de son extravagance et de son sens du dérisoire (ne continue-t-il pas d'ailleurs à m'expédier des cartes postales de tous les horizons du monde ?). Avec *Doc(k)s*, une part immense est accordée au visuel (montages, collages, détournements...), ainsi qu'à tous les mouvements internationaux d'expression poétique, de façon presque exhaustive. À cette dimension se joint celle d'un militantisme qui a fait de cette revue une tribune libre de choix pour de multiples artistes dissidents, notamment russes ou chinois. Au rythme des saisons ou des années (ce qui explique d'énormes volumes) la revue a atteint plus d'une vingtaine de numéros jusqu'à un changement de formule en 1988, pour cinq livraisons, puis en 1992, pour la suite. Dans « Hard sex Hot Doc(k)s » proses et calligrammes s'interpénètrent, non sans humour ni sadisme, en un vrai foutoir pour voyeurs de tous bords. *Doc(k)s* continue de s'interroger sur l'histoire de la poésie et de ses formes, en y ajoutant le corps et les gestes, la voix et le son, comme toutes les formes

d'impressions modernes (offset, photocopie, polaroïd, informatique...). On trouve en plus dans *Doc(k)s* des inédits de Ghérasim Luca, Jiri Kolar ou Valère Novarina. Des réflexions aussi sur le mail art. Si la nouvelle formule semble plus théorique et thématique, plus assagie ou « culturelle », elle tient toujours la route, en tout cas.

- *PO&SIE*, en dépit de son orthographe révélatrice de l'époque, est bien une revue de poésie fondée par Michel Deguy et un groupe d'enseignants, universitaires et chercheurs qui se veulent poètes et écrivains. Cette revue fait suite à la *Revue de Poésie* (1964-1971) dirigée et financée par les mêmes. Ce sont les éditions Belin qui les accueillent en 1977 et leur permettent de répondre à « l'ambition parisienne de faire une revue pour le monde étonné ». L'une des missions que s'est assignée la revue est « la mémoration des arts poétiques ». Une autre, la découverte de jeunes talents, ou moins jeunes, et la traduction de poètes étrangers. Dans « titres », des écrivains parlent d'œuvres livresques, plastiques, cinématographiques. Dans « De la poésie », une critique poétique tente de mieux comprendre et analyser les écrits. Peu de numéros s'affichent spéciaux (« Celan, l'Extrême contemporain », « Vingt-trois jeunes poètes français », « la Chine ») et point de thèmes au sommaire. Les universités étrangères lui vouent une grande estime.

- *Jungle*, incidemment annoncée ci-dessus, voit paraître son premier numéro à l'automne 1977, saluée d'une demi page, entre autres, dans *Libération*. Elle a d'emblée été le fer de lance des éditions du Castor Astral (à la fois bordelaises et parisiennes, vouées au départ à la défense et illustration de la création poétique), puis, pendant une dizaine d'années au moins, son fleuron et point de ralliement. Les acteurs principaux, au début, en furent, Jean-Jacques Beyrière, son directeur de publication pour les trois premières livraisons, enfant terrible mais héritier à sa façon des Surréalistes ; Jean-Yves Reuzeau, responsable et co-fondateur avec Marc Torralba des éditions, qui reprendra et gardera ensuite le flambeau de la direction, au-delà du premier collectif de rédaction, puis de réalisation. Et Safran, alias Slovolkine, qui devait être alors correspondant de *Canal* à Bordeaux (avec un C, celui avec un K, résultat d'une scission, surgira beaucoup plus tard) et n'avait pas encore commencé, ou tout juste, ses critiques au *Magazine littéraire*. L'ambition immédiate était de rejoindre, sinon de surpasser, l'aura de revues comme *Exit* ou *Chorus*. On retrouve d'ailleurs au fil des sommaires leurs animateurs et collaborateurs. Mais le sous-titre de la revue « sur les pas fauves de vivre » en dit long sur les tigres que ces poètes avaient dans leur moteur. Le thème (sexe et société) et les avertissements avant la partie critique donnent le ton, pur et dur. La revue est divisée en trois parties : textes, articles, notes de lectures (de livres et surtout de revues). L'ouverture est donnée à une écriture du réel, avec des images, photographies, dessins, collages, peintures. Les thèmes choisis (subversion/dérision, l'indifférence, la mémoire/l'amnésie, l'identité, l'errance) balisent toute une époque. Une des originalités de la revue est le lien étroit entretenu avec les écrivains du Québec, et par eux, avec la vitalité nord-américaine, la culture rock (Jim Morrison). D'où Tennessee Williams, mais aussi d'autres écrivains de tous horizons : Suédois, Chiliens, Anglais, Polonais... La conception thématique engendre progressivement des dossiers et entretiens qui vont prendre une grande ampleur avec Perec, Wenders, Lacarrière, Yves Simon, Vautrin,

Hardellet, Dabit, Fondane, Juliet, Handke. Après dissolution du collectif, devenu « équipe », et à partir du n°15, la revue ne se consacre plus qu'au texte poétique, exclusivement, avec une forte orientation internationale.

- *Détours d'écriture*, fondée en 1978 à partir d'une expérience de groupe (le Graal Théâtre de Jacques Roubaud) entendait « mettre l'accent sur la problématique de la fonction poétique comme émergence et énergie libre ». C'est sous le parrainage de Patrick Hutchinson, son fondateur, qu'a paru au bout de dix ans d'expérience un numéro spécial retraçant l'itinéraire intellectuel de la revue. Pluralité, éclectisme, déspecialisation, métissages culturels y apparaissent les maîtres mots. Des « élucubrations psycho-spirituelles et psychanalytiques » des débuts aux débats sur la postmodernité en littérature cette revue s'est vue enrichie par l'apport de quelques fortes personnalités : Roubaud, Sarduy, Bonnefoy... Plusieurs dossiers feront date comme ceux sur Hölderlin, Saint-John Perse, puis, après un changement de formule et format, sur Byron, Paz, Adonis, T.S. Eliott, entre autres. L'irrégularité de parution de la revue, liée aux difficultés de son éditeur, Noël Blandin, qui ont d'ailleurs soulevé un temps une polémique avec le journal *Le Monde*, n'a en tout cas jamais nui à la qualité de cette revue.

- *Travers*, revue unique en son genre, a pour maîtres d'œuvre Flo et Philippe Marchal. C'est en 1979 qu'ils imaginent de faire coïncider la conception graphique et visuelle de leur entreprise avec la teneur des thèmes abordés par les textes publiés. Ainsi pour un sujet « Postes », une boîte aux lettres s'ouvre sur des enveloppes-poèmes. Le thème « Routes » fait défiler les textes sur deux voies de circulation séparées par un ruban jaune, le tout sous une rugueuse couverture bitumée. « Photos », « Faits divers » ou « Forêt », révèlent autant de surprises. Jean Vodaine (à qui est consacré la livraison n°50), James Sacré, Jean-Paul Klee, Jacques Josse restent les plus prisés parmi les écrivains choisis. Les tirages sont limités et s'épuisent. Caractères typographiques, couleurs, papiers et matières font de chaque numéro de *Travers* une fête des yeux et ... des oreilles, quand il s'y rajoute un CD !

Des années 80

- *Foldaan*, fondée par le poète breton Jacques Josse en 1980, s'aventure, sur les traces de Jungle et selon l'expression de Perros, dans « les sous-bois du langage ». La revue navigue « entre une approche fragmentaire et un éclairage plus soutenu où cohabitent essais, études, entretiens, portraits ». Avec au centre de chaque numéro un dossier sur l'œuvre d'un plasticien, à l'instar de Rancillac, par exemple. L'écriture des auteurs se caractérise par une dérive urbaine. Au bout d'une dizaine d'années environ, la revue cède la place à la publication de petites plaquettes de poésie très soignées, à l'enseigne de Wigwam, dont la parution espacée, mais régulière, poursuit son chemin.

- *Brèves* est une revue trimestrielle entièrement consacrée à la nouvelle, et depuis la disparition de l'excellente revue *Nouvelles Nouvelles*, de Daniel Zimmermann et

Claude-Pujade Renaud, elle en reste la seule aujourd'hui. Cette revue unique en son genre, c'est le cas de le dire, est créée en 1980 par Martine et Daniel Delort, déjà fondateurs des éditions de l'Atelier du Gué, installées dans un ancien presbytère, au fin fond de l'Aude. Pionniers en ce domaine, ils ont su s'entourer d'une équipe de lecteurs fidèles, pour élaborer une cinquantaine de livraisons (le n°50 annonce Nedim Gürsel en couverture) et imposer l'idée qu'ils se font de ce genre littéraire si singulier. La revue ne se contente pas de faire découvrir en permanence de jeunes nouvellistes, elle rend également hommage aux aînés comme Alphonse Allais ou Marcel Aymé. Et une fois par an, elle contribue à explorer la littérature « brève » de divers points du globe : Australie, Colombie, Québec, Écosse, Grèce, Suède... *Brèves* accompagne ses textes de création d'entretiens, études, notes critiques et réflexions sur le genre. Ce qui l'a progressivement entraîné à adopter une formule courageuse qui consiste à donner la parole à des contemporains adeptes du genre : Georges-Olivier Châteaureynaud, Hubert Haddad, Yves Martin, par exemple. Ce travail patient et opiniâtre, dont l'aspect très artisanal s'est au fil du temps bien amélioré, est bien sûr renforcé par des publications de l'Atelier du Gué dont on peut au moins signaler l'anthologie des nouvellistes contemporains de René Godenne.

- *Décharge*, qui survit encore, toujours plus ou moins sous la forme standard 21x29,7, pliée en deux et agrafée par le milieu, mais désormais composée grâce à la DRAC de Bourgogne, apparaît en 1981. Son « revuiste et publieur », comme il se désigne lui-même, Jacmo, alias Jacques Morin, affiche dès le départ une volonté de dénuement et une attitude de colère caractérisée. Une revendication de l'art pauvre, accessible ainsi à tous. Avec trois directions : des textes de débutants, un espace critique, des chroniques de collaborateurs fidèles (Wasselin, Dubost, Cathalo, Petchanaz). Avec une prédilection pour tout ce qui relève du clandestin.

- *L'Infini*, de Philippe Sollers, date de 1982. Cette revue a d'abord été parrainée pendant seize numéros par les éditions Denoël, avant de passer, avec armes et bagages, et comme secrétaire Marcelin Pleyne, chez la maison mère Gallimard. Le format en est plaisant, la typographie agréable, et les signatures pourraient souvent être qualifiées de parisiennes, voire d'avant-gardistes si ce mot n'était éculé jusqu'à la corde. Les entretiens et études dominants n'ont jamais exclus des textes de création. On peut y trouver des hommages aux aînés comme Bataille, Genet, Céline, Paulhan (la plupart du temps des auteurs Gallimard) mais aussi, et peut-être de plus en plus, une ouverture vers des horizons moins convenus. On citera à titre d'exemples la livraison confiée à Dominique Noguez sur les écrivains contemporains « non programmables », ou bien les extraits du *Journal de Nathan Adler* de David Bowie, présentés par Jean-Hubert Gailliot, le même ayant réalisé, avec Patrick Amine, au printemps 1994, un numéro « contretemps » assez remarqué.

- *Oracl* fut fondée en 1982, également, mais à Poitiers, avec le soutien de l'Office régional d'action culturelle. Avec, dès le premier numéro, une préférence pour le baroque sur le classicisme et au sommaire des auteurs comme Marteau, Izoard, Sacré. Selon Thierry Guinut, qui fut son rédacteur en chef, elle était une « invitation à pénétrer

dans le divers du monde par des expériences intérieures, initiatiques, et par les cinq sens ». Elle a rendu hommage à des personnalités singulières de la poésie et de la prose : José Lezama Lima, Fombeure, Norge, Lély, Handke. Elle a également constitué des dossiers thématiques autour du lyrisme, de la nuit, des paysages. Puis a rendu l'âme dans le paysage éditorial...

- *Signes* est née en 1983, à l'initiative des éditions du Petit Véhicule, à Nantes. Pendant plus d'une dizaine d'années, cette revue aujourd'hui disparue, s'est donnée comme objectif de « faire connaître le champ poétique de créateurs méconnus, inconnus ou très connus, pour le partager avec le plus grand nombre. » Des dossiers consacrés à Desnos, Perros, Bérumont (et l'école de Rochefort), Guillevic ou Dubost ont fait de cette revue un pont à travers éthiques et esthétiques, littératures françaises et étrangères. La précarité financière a eu raison de cette revue. Elle méritait au moins un signe.

- *Les Cahiers du schibboleth*, déjà évoqués, sont nés également en 1983, mais cette fois à Bordeaux. Dès les premières pages Paul Celan (qui voulait que de la « bouche du cœur » s'éveillât un schibboleth, à savoir, selon *le Robert*, « une épreuve décisive qui fait juger de la capacité d'une personne ») y côtoie Pessoa et Jarry. La dimension ludique des animateurs se traduit par la pseudonymie, les détournements de toutes sortes, dans le mélange de la farce et la gravité. On trouve à leurs sommaires Juliet, Calaferte ou Pirotte.

- *Delta, station blanche de la nuit*, n'existe plus, Elle naquit cependant en 1984 à Toulouse, selon le désir du poète Patrice Beray, qui fut un adepte et émule de Jung. Elle s'est d'emblée annoncée comme une revue d'aventures, aux côtés de Luc Richer, Philippe Négrel et Dominique Drugeon. Avec des combinaisons d'écritures poétiques et images photographiques, très en prise sur le réel, l'Europe (c'est quand même à souligner) et la musique hard rock. L'aventure a eu raison de la revue, quelques années plus tard.

- *Poésie 84*, comme son titre l'indique, paraît en février 1984, en même temps que la Maison de la Poésie ouvre ses portes. Pierre Seghers récidivait avec une entreprise devenue historique : créer une revue de poésie, justement, dont le titre est suivi du millésime. Il inaugurerait une formule aujourd'hui éprouvée par un rythme trimestriel imperturbable. Soucieuse de demeurer fidèle à la mémoire de son fondateur, Colette Seghers, secondée par Pierre Dubrunquez, a pris la relève après le décès de son mari. Une première partie correspond à différents hommages rendus à de grands poètes morts ou vivants, de Pétrarque à Rainer Maria Rilke, en passant par Jean Cocteau, Louis Aragon, Blaise Cendrars, Léopold Sédar Senghor, Octavio Paz et bien sûr, en février 1988, Pierre Seghers ! Pour répondre également aux vœux de ce dernier, exprimés dès le premier éditorial, la revue propose des « panoramas réservés à des poésies écrites en langues étrangères et d'autres textes, selon l'humeur et le moment ». On peut ainsi souligner la parution d'un « Spécial poésie grecque » et de quelques dossiers sur les Japonais, les Néerlandais, les Suédois ou des écrivains regroupés sous des thèmes comme « La poésie, expérience intérieure », « L'Aimance » ou « L'horizon »... En accord avec les « Rencontres-Lectures » organisées par la Maison de la Poésie, la revue publie

chaque fois une présentation et des textes inédits des poètes invités. Une chronique intitulée « Propos et détours », initialement destinée à dialoguer avec les abonnés, poursuit cet objectif en notes de lecture et informations de toutes sortes concernant l'univers poétique. Colette Seghers y a ajouté une tribune où elle fait part de ses coups de cœur, « La route des Indes ». Enfin, il convient de dire que cette revue ne s'en tient pas qu'aux mots et qu'une grande place est accordée aux arts plastiques.

- *Recueil* a commencé sa belle carrière en 1984, sous la direction de Richard Millet, secondé par la suite par Yannick Haenel. Prise d'entrée de jeu sous l'aile des éditions Champ Vallon, cette revue a trouvé, depuis son premier numéro consacré à la « Crise de l'amour de la langue », un équilibre entre textes de création, enquête thématique et critique. Les dossiers abordent aussi bien « la Bêtise » que la « Rhétorique » ou « Clacissisme, modernité ». Une attention particulière est portée au monde francophone. Par ses notes critiques *Recueil* définit son orientation et défend ses valeurs esthétiques. Au point de provoquer des discussions, des polémiques, et au bout du compte, dix ans à vrai dire, le départ de Richard Millet à partir du n° 33 où ce dernier écrit : « La revue avait proposé une chronique des préjugés dominant, de la doxa, des manières du temps, sous formes de brèves notes d'humeur – parfois maladroites ou ambiguës, sans doutes regrettables (mais c'est la loi du genre), toniques le plus souvent sinon féroces : cela suffit à nous valoir des haines hystériques, des calomnies qui perdurent, des interdictions physiques de séjour et le silence de la presse ». Exit Richard Millet, qui laisse une liste impressionnante d'écrivains publiés, non seulement dans la revue mais encore dans la collection « Recueil » (Pinson, Marteau, Stéfan, Borel, Puech et consorts). Est alors né *Le Nouveau Recueil*, sous la direction d'un de ses anciens collaborateurs, Jean-Michel Maulpoix, fondateur jadis de *Qui vive*, revue vouée à la poésie, soutenu par un comité de rédaction. La nouvelle formule n'a guère rien de révolutionnaire par rapport à la première et maintient toujours le cap de la qualité, avec les fidèles de la revue.

- *Théodore Balmoral* est fondée en 1985 par Pascal Belton et Thierry Bouchard. Comme toutes ces revues de qualité qui n'affichent ni thème ni dossier sur un auteur mais portent une attention extrême au choix des textes qu'ils publient, *Théodore Balmoral* sait offrir un rare plaisir de lecture et s'est imposée par la constante qualité de ses sommaires. C'est ainsi qu'une livraison, par exemple, peut s'ouvrir sur une belle évocation paternelle de Pierre Bergounioux. Et Jude Stéfan, de lui emboîter le pas, avec son habituelle ironie. Jean Roudaut, de faire un bel éloge de la lenteur. Ou d'évoquer la mémoire de Jean Richer. Une autre nous livre une correspondance de Georges Perros avec Lorand Gaspar. Thierry Bouchard invite à lire Léon-Paul Fargue et Jacques Lèbre la poésie de Paul de Roux. Et la revue celle d'Antoine Emaz, Jean-François Le Gal, Pierre Michon, Michel Chaillou, Philippe Jacottet, Peter Handke, etc. On y trouve également des proses de Réda, des poèmes de Jabès ou un texte très émouvant de Jean Roudaut à propos de *L'Espèce humaine*, de Robert Antelme. Des apostilles en fin de volume renvoient aux œuvres éditées ou en cours, donnant ainsi à la revue son indispensable rôle de relais.

- *Le Serpent à plumes* a très vite séduit par ces « récits & fictions courtes » (sous-titre) publiés de façon qui alors, en 1988, en France, était originale. À savoir une sorte d'in-folio sur beau papier, avec une œuvre en couleur de plasticien en couverture, vendu à l'intérieur d'une pochette en plastique. Totalement composé en PAO, ce nouveau support imaginé et dirigé par Pierre Astier connaît dès sa parution un succès plus grand que l'estime habituelle accordée en règle générale à ce genre d'initiative. Au sommaire Nabokov, Dürenmatt, Brodsky, Carver, Garcia Marquez, Paul Bowles, mais aussi des écrivains français comme Michel Tournier, Emmanuel Bove, Annie Saumont, Calaferte ou Echenoz. Prônant le retour à la fiction pure et dure, *Le Serpent à plumes* cherche peu à peu à inventorier différents arts de raconter. Les textes sont livrés sans commentaires, pour l'unique plaisir de la lecture, de la découverte, voire de la nostalgie. La dominante d'une prestigieuse littérature étrangère des premières livraisons a progressivement cédé le pas à des thématiques (Histoires d'amour, Routes et déroutés, Femmes du monde) ou pays (Japon, Canada). Tous ces récits brefs, triés sur le volet, et très vite épuisés, ont fait l'objet par la suite de recueils au format et au prix de poche. Avec une grande diffusion et en donnant naissance à une nouvelle maison d'édition fondée sur les mêmes principes, à peu près, que la revue. Une trajectoire suffisamment rare pour être soulignée.

- *Légendes*, fondée et animée par Laurent Fassin au printemps 1988, s'inscrit dans la tradition des revues littéraires conduites par un seul, à l'instar de *La Traverse* ou *Port des Singes* qu'il évoque lui-même. Son titre fait référence à Patrice de La Tour du Pin et bien sûr à l'étymologie : « Ce qui doit être lu ». La priorité y est accordée aux textes inédits mais n'exclut en rien des rééditions qui s'imposent. Une fidélité à Paul de Roux et à un « style » qu'on peut reconnaître à Yves Martin, Jean-Baptiste Niel ou Edith de la Héronnière, donne à l'ensemble un aspect « orchestré », avec l'insistance d'une complicité guère nouvelle mais judicieuse entre peintres, dessinateurs et écrivains. *Légendes* fait preuve d'exigence et d'un souci esthétique que révèle chaque livraison, avec une attention de plus en plus marquée pour la cause européenne.

- *Java* est sous-titrée dès son premier numéro, en 1989, « revue de mauvais genre », et « revue garantie sans couenne » pour le deuxième. Dirigée par Jean-Michel Espitalier et Jacques Sivan, la revue se compose en deux temps : textes et dossiers (Objectivistes américains, Fluxus, James Joyce). On peut y lire également une sorte d'impromptu théâtral de Maurice Roche, « Le souffleur et le répondeur », ainsi que plusieurs analyses de son œuvre (notamment *Compact*, le premier livre) et hommages. Des poèmes de Khlebnikov ou Christian Prigent complètent l'ensemble. Une liste d'écrivains comme Jouet, Viton, Mathews, Duits ou Novarina, qui donne une idée de l'orientation. Sous le même sigle de *Java* paraissent en même temps des opuscules dont *l'Art parodique* est un savoureux, tonifiant, sinon indispensable petit essai d'Arnaud Labelle-Rojoux.

Des années 90

- *Nioques*, au titre forgé à partir d'un néologisme de Francis Ponge, sur la racine grecque signifiant « connaissance », est fondée en mars 1990 par Jean-Marie Gleize, poète et essayiste spécialisé en poésie contemporaine. Après avoir animé la revue *Acide*, s'est associé à Bernard Carlier et Jacques Clerc, responsable des éditions La Sétérée. À raison de deux volumes par an, l'un à l'automne, l'autre au printemps, cette revue propose des textes d'auteurs tels que Maurice Roche, Bernard Vargaftig ou Dominique Grandmont. Mais aussi des traductions de l'américain (Joseph Simas), des réflexions théoriques (Mathieu Bénézet sur « L'intelligence artificielle », par exemple), ou des entretiens (avec Denis Roche, également présent comme photographe). Des photographies, donc, voire des « cartes de voyages » (du peintre Opalka) font preuve du souci plastique de cette revue publiée sur beau papier. À l'occasion de sa dixième livraison, *Nioques* annonce la cessation de sa parution aux éditions La Sétérée. Et se met en attente de retrouver un éditeur et des subventions moins réduites. Il semblerait que *Nioques* ait retrouvé un autre éditeur (Al Dante) et puisse ainsi poursuivre son erre.

- *Le Guépard* doit à la débordante énergie de Christian Arjonilla de pallier à sa façon la raréfaction poétique en revue, et ce depuis 1990, année de sa naissance. Arjonilla ne cherche pas « à s'inscrire dans une ligne littéraire, dans un credo particulier ; tous si réducteurs ». Cette sorte de « résistance » effective l'entraîne à regrouper Pierre Dhainaut, Michel Butor, Guy Benoît, Franck Venaille ou Charles Dobzynski. En tout cas, à donner toujours libre cours à la poésie française, avec des textes de Bernard Vargaftig, Jacques Josse, Pierre Dhainaut ou Abdellatif Laabi... Mais aussi étrangère avec Fritz Werf, Olvido Garcia Valdès ou Mangke, jeune poète contemporain que Daniel Giraud, dans la huitième livraison, introduit dans un dossier bilingue consacré à la poésie chinoise où on trouve Tchouang-Tseu, Han Shan, des bonzes Tch'an du VI^e au XII^e siècles (traduits par Jacques Pimpaneau) et des extraits du célèbre *Livre des poèmes* qui fut attribué à Confucius. Parfois, quelques surprises attendent le lecteur au détour des pages : une nouvelle de Jacques Abeille qui relate les affres existentielles d'un philatéliste ou une longue lettre quasi prophétique de Paul-Louis Courier imaginant, en 1820, les répercussions révolutionnaires de la tachytypie, cette « nouvelle presse maniable, légère, mobile, portative, à mettre dans la poche, expéditive surtout, et dont l'usage est tel qu'on écrit comme on parle, aussi vite, aisément ».

- *Caravanes* est sûrement une des plus volumineuses revues nées dans les années 1990. Ses éditeurs, André Velter et Jean-Pierre Sicre (responsable des éditions Phébus), s'inscrivent en faux contre le poète argentin Discépolo affirmant que « Le vingtième siècle est un dépôt d'ordures ». Il faut lire leur somptueuse revue qui, dans sa présentation comme dans son contenu, apporte un souffle d'allant et de beauté. Si l'ambition première de *Caravanes*, sous-titrée « Littérature à découvrir », est bien sûr d'emporter son lecteur français loin des frontières linguistiques et temporelles, en accueillant de nombreux écrivains étrangers, la part reste belle pourtant aux autochtones qui ont nom Butor, Macé, Borer mais aussi Tuot, Sénéchal, Janvier, Morgan, Tanouarn, Gillibert ou Desbatisdes, plumes suffisamment rares pour être mentionnées. Jacques

Lacarrière, lui, y peut commenter des photographies de gyrovagues prises au mont Athos dans les années cinquante et traduire un hymne de moine byzantin du VII^e siècle. Une forme de méditation sur la tradition que prolonge Marie-José Lamothe en présentant les dessins du Tibétain Jamiang Losal dont la perfection répond aux *Objets perdus* de Jean-Marie Poumeyrol. Sinon Hawad le Touareg, Ben Jelloun le Marocain, Coloane le Chilien, Somlyo et Amichaï, tous deux témoins privilégiés de Jérusalem, Füzuzan la Turque et Pourmir l'Iranienne, sans citer les Indiens, Japonais, Roumains ou Coréens (à l'instar de Yi Muniol) sont des « caravaniers » de premier ordre. Offrir une telle revue témoigne de la part de son éditeur, Jean-Pierre Sicre, un amour du livre et de la littérature hors du commun. Et de la part de son directeur, André Velter, le même goût de l'aventure aux pays des mots et des contrées lointaines. On a rarement si bien nommée une revue dont les richesses viennent des quatre coins du monde. Plus de frontières dans l'espace ni le temps, également, pour accueillir le Brésilien Machado de Assis, le New-yorkais T.C. Boyle ou le Grec Nanos Valaoritis. Large place est accordée aux Slovènes : le peintre Zoran Music ou Boris Pahor, rescapé lui aussi des camps de la mort, ou Edvard Kocbek, peu souvent traduit. Enfin Rainer Maria Rilke et Marina Tsvetaeva combleront ceux qui goûtent les « hautes altitudes du rêve », au carrefour de toutes ces belles pages. Qu'attendre donc pour prendre la route avec eux ?

- *Quai Voltaire* n'était pas destinée à défendre une esthétique quelconque, ni motivée pour défendre une nouvelle et aventureuse forme d'avant-garde. Cette revue, qui porta le nom de la première maison d'édition à l'avoir abritée en son sein, entendait seulement et avant tout « encourager le retour à un certain type de discernement ». Pour cela, ce sont réunis quelques écrivains soucieux, hors de toute école ou chapelle, de redéfinir l'espace littéraire : à savoir François Bon, Alain Nadaud, Jean-Philippe Domecq, Marie Redonnet, Olivier Rolin... Afin de réfléchir sur les enjeux fondamentaux de la littérature, aussi bien sur le plan de la création que de la critique, la revue s'est fixée pour chaque numéro un objectif, relancé dans le numéro suivant, de façon à créer un prolongement à des préoccupations ressenties comme essentielles. Dès la première livraison, en hiver 1991, la revue s'attaque au problème de l'échec littéraire, suivi par ceux de la postérité, du « fait » littéraire, du monologue intérieur, des rapports entre le savoir et la fiction, des mœurs (toujours littéraires !), de l'illisibilité, etc. Avec des bilans sur les années 68 et des perspectives (peu réjouissantes, souvent) pour la fin de ce siècle. Une des meilleures revues à coup sûr de cette décennie qui, outre les problématiques soulevées, a publié des textes de Hubert Haddad, Alain Blottière, Jean-Marie Laclavetine, Yves Laplace, Cécile Wajsbrot, Jean-Pierre Ostende, Henri Raczymov ou Bertrand Visage...

- *If* propose sur sa quatrième de couverture une carte marine. Elle est censée guider vers son port d'attache : Marseille. Cette revue y est créée en 1992 par Henri Deluy, Jean-Charles Depaule, Liliane Giraudon et Jean-Jacques Vitton. Des habitués de revues. Avec une dizaine de livraisons la revue a réussi à créer un espace de découvertes et de liberté. On y lira des dossiers sur Emily Dickinson, Marina Tsvétaïeva, accompagnés de textes de Jean-Luc Sarré, Jude Stéfan ou François Le Lionnais.

- *Revue de littérature générale* a eu d'emblée la volonté de faire le point sur la littérature en cours. Ce qui est parfois louable, notamment quand un éditeur comme POL s'en charge et promeut l'entreprise. Pierre Alferi et Olivier Cadiot – dont les livres, rappelle Christian Prigent, « s'écrivent dans le monde désenchanté d'après le modernisme des avant-gardes » - proposent une revue au titre a priori modeste, avec un thème : « La mécanique lyrique ». Projet fort sympathique dans sa démesure où décalage et décodage révèlent un désir de prendre des distances avec des objectifs plus ou moins avoués, voire maîtrisés. Il s'agit de « replonger l'écriture dans la pluralité des arts », de s'inscrire en faux contre « le jargon de l'authentique, le retour à la vraie littérature (l'école Bobin) » ou le « néo-classicisme mièvre qu'on voit reflourir partout » ; de s'en prendre autant à Lagarde et Michard qu'aux « ex iconoclastes », Roche ou Sollers, par exemple. Et de prôner en retour la déhiérarchisation, l'usage du *cut-up*, de l'informatique, enfin de tous les détournements possibles des discours convenus, ou non. Dans une présentation et un format qui renvoient à une revue comme *Doc(k)s* – qui doit avoir à ce jour épuisé à peu près toutes les avancées formelles et conceptuelles de la « postmodernité » – on donne à lire aussi bien Valère Novarina que Jacques Roubaud, Hubert Lucot que John Giorno. Entre une étude sur le langage inuit et une approche génétique d'une dictée raturée de Bossuet au dauphin, des incursions dans le langage musical (Georges Aperghis, Pascal Dusapin), dans l'uchronie d'Emmanuel Carrère et l'aventure « des pièces détachées » de beaucoup d'autres. Le second numéro, encore plus volumineux, mêle des textes de Reznikov, Roubaud, Stéfan, Prigent, Ollier, à ceux de Proust, Freud, Flaubert ou Faulkner. Sa parution a suscité une petite polémique. D'aucuns voient dans la démarche de ses animateurs (éditeur compris) « une manière de théorie non-euclidienne de la rencontre des différences » et « un désir de mettre en scène et en mouvement la littérature », d'autres « une entreprise de nivellement », « maniérisme et rhétorique sans fin », voire « une parodie réussie d'avant-gardisme littéraire d'autant plus pince-sans-rire que l'on ne peut jamais être certain que son humour n'est pas involontaire ».

- *Le Horla* est une revue trimestrielle de « nouvelles de l'imaginaire », sous l'égide de Maupassant, que Guy Pirot, responsable des éditions Littera, a confié à l'écrivain Hubert Haddad au cours de l'année 1995. Ce dernier défend la littérature fantastique pour sa dimension clandestine et comme le double d'une « culture classique verrouillée de bon sens ». On y retrouve des auteurs confirmés (Frédéric Tristan, Marcel Schneider, Alain Nadaud, Bernard Noël, Jean Claude Bologne, Michel Host) mais aussi des nouveaux, une partie critique, et la publication chaque fois en marge d'un recueil de nouvelles. Dès sa deuxième livraison, *Le Horla* affirme sa tendance « fantastique » et prend l'ampleur d'une véritable revue d'écrivains. Sa chronique « interlignes » rend hommage à l'ainé Julien Gracq et donne un très long entretien, riche en anecdotes, entre Jorge Luis Borges et sa compagne Gloria Alcorta. Le sommaire répond à souhait à l'appel de son éditorialiste (renouvelé à chaque livraison) Georges-Olivier Châteaureynaud opposé à « l'art de masse » américain et partisan d'« apocalypses en demi-teinte ». Avec, en première ligne, Armand Farrachi, Sylvain Jouty ou Pierre Bettencourt. La troisième confirme les choix et partis pris en augurant un bel avenir à

cette aventure assez singulière dans son genre.

- *Perpendiculaire* se veut l'angle d'attaque d'une revue décidée d'en découdre avec « toute forme acceptable de littérature ». Ce que désire avec virulence son directeur de publication, Nicolas Bourriaud, qui crée la revue avec Jean-Yves Jouannais en 1995 au sein des éditions Michalon, « ce sont les positions perpendiculaires à la linéarité des bons goûts et des bonnes solutions, d'où qu'ils viennent : les textes en forme d'objets indéterminés, flottants, agaçants et hirsutes ». Les ennemis conformistes sont nommément cités : Bobin, Ernaux, Chevillard, et même... Renaud Camus. Sont invoqués à la rescousse « les grands modernes, de Melville à Beckett », Deleuze et enfin la plupart des membres actifs de la revue : Jean-Yves Jouannais, Christophe Duchatelet... ou Michel Houellebecq. *Perpendiculaire* cultive l'impertinence. Ses animateurs produisent un feuilleton littéraire, *Les Chants de Maurice*, « qui met en scène un personnage en lutte contre l'espace-temps, dans le décor unique, mais universel, d'une discothèque nommée *La Baleine* ». D'autres contributions se réfèrent à la démarche perecquienne de *Tentative d'épuisement d'un lieu parisien*, voire au feuilleton américain *Dinasty* pour « la désinvolture dans l'in vraisemblance » et la « construction hallucinante, hors de portée de l'entendement de son propre public ». La revue exhume aussi des curiosités comme, par exemple, les conceptions du Dr W. A. Panneborg, criminologue, sur des écrivains satiriques schizothymes tels que Gogol, Ibsen, Erasme...

Les revues littéraires, pour conclure

Voilà, le tour de piste est pour l'instant terminé. Tableau bien incomplet, lacunaire, injuste bien sûr à l'égard de tous ceux qui ont créé des revues et pensent, parfois à juste titre, avoir marqué de leur empreinte le paysage éditorial de la littérature française. J'aurais aimé avoir eu le temps de faire davantage de recherches, dans mes propres archives, d'abord, et dans celles des autres. J'aurais aimé parlé davantage des revues *Exit*, *Mr Bloom* (de Franck Venaille), *Dérive* (de Guy Darol), *Rue rêve* (de Dominique Labarrière), de la revue *Tout est suspect* (de Valérie Richez), et puis aussi de l'excellente *Obsidiane*, fondée par Henri Thomas puis reprise par François Boddaert, qui a créé après sa disparition *Le Mâche-laurier*, ainsi que de *Polyphonies*, aux sommaires toujours de grande qualité. Comme ceux de *Nulle part* (d'André Velter et Bernard Noël). Comme ceux de *Aires*... Et puis de la revue *Roman*, née au début des années 80 autour de François Coupry aux éditions disparues des Presses de la Renaissance, et qui pendant presque dix ans, tous les trois mois, a réuni des gens comme Cartano, Châteaureynaudn Chawaf, De Rudder, Absire et tant d'autres. Et de *Nouvelles Nouvelles* ! Dans les toutes dernières, il faut citer *Contre-voix*, *Encres vagabondes*, *Ralentir travaux* ou *Supérieur inconnu*, (marquées encore par le surréalisme), *Sarrazine*, *la Règle du jeu* de Bernard-Henri Lévy, *La Main du Singe* (Compact') et *Le Moule à gaufres* (Méréal) et bien sûr de *L'Atelier du roman* qui s'impose nettement dans la réflexion sur l'écriture romanesque en particulier, et la création en général. La liste est infinie. Et heureusement...